



À l'est de chez moi, une longue chaîne de coteaux vient bar-
rer l'horizon comme le fond d'une coque de sous-marin.
Au-dessus d'elle, des reflets d'eaux lointaines s'inscrivent
dans le ciel radieux de l'est, et l'on devine des claquements de
voiles par-delà les côtes. Les arbres de la colline se groupent
en une forêt de dentelle noire pour s'écarter à mon approche,
le ciel coule entre eux, les séparant en chênes et ormes soli-
taires, chacun riche d'un vaste territoire d'ombre hivernale.
Le silence, la solitude des horizons m'attirent vers eux, parmi
eux et plus loin encore, vers d'autres arbres où la mémoire
se dépose en strates.

En aval de la ville, le fleuve se dirige vers le nord-est, il
forme une boucle au nord de la chaîne de coteaux pour ga-
gner l'estuaire au sud. Le haut de la vallée est vaste et plat, le
bas étroit et escarpé, près de l'estuaire, enfin, elle retrouve sa
large échancrure. C'est une plaine, semblable elle-même à
un estuaire de terre ferme parsemé d'îlots agricoles. Le fleuve
coule lentement de méandre en méandre, trop petit pour
ce long et large estuaire qui était autrefois celui d'un cours
d'eau bien plus grand, arrosant presque tout le centre de
l'Angleterre.

Trop de détails rendent fastidieuse la description d'un pay-
sage. À première vue, rien ne ressemble davantage à un coin

d'Angleterre qu'un autre coin d'Angleterre. Les différences sont subtiles, couleur d'amour. Ici, le sol est de glaise : argile erratique au nord de la rivière, glaise de Londres au sud. On trouve du gravier sur les terrasses riveraines, ainsi qu'en haut des coteaux. Forêt jadis, puis pâturage, la terre est maintenant en grande partie arable. Bois peu étendus, peu de grands arbres ; des chênaies surtout, des charmes, des taillis de noisetiers. Beaucoup de haies ont été abattues. Seules les haies d'aubépine, de prunelliers et d'ormes subsistent. L'argile est favorable aux ormes ; ils deviennent grands, leurs ombres variées se découpent sur le ciel d'hiver. Des saules, en battes de croquet, ponctuent le cours de la rivière, des aulnes longent le ruisseau. L'aubépine pousse à foison. C'est un pays d'ormes, de chênes et de ronces. Les natifs de cette terre argileuse sont bourrus et lents à s'ouvrir, austères et sans flamme comme du bois d'aulne, lourds et laconiques comme le pays lui-même.

Quatre cents milles de bord de mer si l'on inclut les criques et les îles ; c'est la plus longue et la plus accidentée des côtes du pays. Bien que maritime, c'est la région la plus aride, avec ses marais écaillés, ses prés salés, ses plages de vase. Desséchée, sablonneuse, la vase de la marée basse rend le ciel plus pur ; des reflets de nuages dans l'eau éclairent l'arrière-pays.

Les terres sont bien entretenues, prospères, mais un parfum d'abandon y traîne encore, fantôme d'herbe coupée. Toujours ce petit air égaré, cette impression d'oubli. On n'y trouve guère autre chose ; ni châteaux ni monuments anciens, ni collines en forme de nuages verts. Rien que cette courbe de la terre, cette âpreté des champs en hiver. Pays plat, vague et désolé que cautérise la seule tristesse.

J'ai toujours aspiré à une existence en marge, en bordure des choses, désireux d'aider le vide et le silence à effacer la corruption humaine, comme le renard s'en va perdre son

flair dans les froideurs sauvages de l'eau ; revenir en ville comme un étranger. Le vagabondage lève une gloire qui se fane au terme de la course.

L'amour des oiseaux me vint tard. À longueur d'années, ils n'étaient pour moi qu'un frémissement dans mon champ visuel. Ils connaissent des états de souffrance et de joie qui sont hors de notre portée. Nos cœurs ne battent jamais au rythme de leurs pulsations. Ils courent vers l'oubli. Ils sont vieux avant que nous n'ayons cessé de grandir.

Mon premier oiseau fut l'engoulevent qui avait coutume de faire son nid dans la vallée. Son chant est comparable au bruit que fait un jet de vin versé de très haut dans le grondement d'une barrique profonde. C'est une musique odorante dont le bouquet monte vers le calme du ciel. En plein jour, le cri paraît plus aigu et plus sec, mais, à la nuit tombante, il mûrit et son arôme s'enrichit. Si tout chant avait son parfum, celui-ci sentirait les raisins écrasés, les amandes et le bois sombre. La musique se répand et l'on n'en perd pas une note. La forêt en déborde. Puis cela cesse. D'un seul coup, de manière inattendue. Mais cela vous sonne encore dans l'oreille, long écho qui se meurt, qui s'épuise en tournoyant parmi les arbres. Tout au fond du silence, entre les premières étoiles et les longs reflets du soleil couchant, l'engoulevent plonge joyeusement. Il jaillit en battant des ailes, danse et rebondit, léger dans le calme du soir. Les images le montrent triste et abattu comme une grenouille, dans une sorte d'aura lugubre, de clair-obscur sépulcral, fantomatique et inquiétant. Or il ne se présente jamais ainsi dans la vie. Ombre légère dans les brumes du soir, il nous apparaît toujours agile et joyeux, plein de grâce comme une hirondelle.

Les éperviers m'ont toujours hanté à l'heure du crépuscule, comme des mots qu'on a sur la langue et dont on

ne se souvient pas tout à fait. Leurs têtes fines me lançaient des regards obliques jusque dans mon sommeil. Je les poursuivis pendant plusieurs étés, mais ils étaient durs à rencontrer et plus durs encore à voir, tant ils étaient rares et méfiants. Leur vie, c'était la fuite perpétuelle, la guérilla. Dans tous les coins où poussent les mauvaises herbes, l'humus contient les frêles ossements de plusieurs générations d'éperviers. Ils étaient de la race des beaux barbares, irremplaçables après leur mort.

J'ai tourné le dos à l'opulence musquée des forêts en été qui voient mourir tant et tant d'oiseaux. Ma saison de chasse à l'épervier commence en automne et finit au printemps, l'hiver, tel le char d'Orion, se glisse entre les deux.

Mon premier faucon pèlerin m'apparut il y a dix ans, sur l'estuaire, un jour de décembre. Le soleil rougeoyait à travers le brouillard laiteux du fleuve, les champs scintillaient de givre, ainsi que les barques; seule l'eau qui clapotait doucement semblait pleine de vie et brillait. Je longais la jetée du fleuve, en direction de la mer. L'herbe blanche et craquante devenait flasque et humide sous le soleil qui se levait dans le ciel, trouant la brume étincelante. À l'ombre, la gelée blanche persistait, tandis que le soleil était chaud et l'air immobile.

Je m'arrêtai au pied de la jetée pour regarder les bécasseaux qui picoraient sur la ligne de marée haute. Soudain ils s'envolèrent en amont, tandis que des centaines de pinsons s'affolèrent dans le ciel, tourbillon de battements d'ailes ahuris. Ce n'est que plus tard que je m'aperçus qu'il se passait là quelque chose de peu ordinaire que je ne devais pas manquer. Après avoir grimpé plus haut, je vis que les aubépines rabougries, en contrebas de la jetée, étaient pleines de litornes. Le bec aigu pointé au nord-est, elles jasaient et crachotaient, l'air alarmé. Je tournai la tête et vis un faucon qui volait vers moi. Puis il vira à

droite, vers l'arrière-pays. Il ressemblait à une crécerelle, mais en plus gros et plus jaune, la tête plus ronde, les ailes plus longues, le vol plus souple. Il ne ralentit qu'en voyant des étourneaux picorer dans le chaume, alors il s'abattit sur eux et, s'envolant, ils le cachèrent pendant quelques secondes. Mais au bout d'une minute, il prit l'essor et, le temps d'un souffle, il fut parti vers les brumes ensoleillées. Volant bien plus haut que tout à l'heure, il s'élançait vivement, ses ailes pointues rejetées en arrière frémissaient comme celles d'une bécassine. Tel fut mon premier faucon pèlerin. J'en ai vu beaucoup d'autres depuis ce jour, mais aucun d'eux ne devait l'égaliser en ardeur et rapidité. Je passai dix hivers à guetter l'incomparable splendeur, la passion et la violence que déploie le faucon pèlerin en jaillissant du ciel, ancre mordant les nuages, arbalète lancée en l'air. L'œil ne se lasse pas du spectacle que sont les oiseaux de proie. Il s'y accroche dès le premier instant avec une fureur extatique, comme l'œil du rapace oscille et se dilate à la vue de l'alléchante nourriture que sont les mouettes et les pigeons.

Pour être reconnu et adopté par un faucon pèlerin, vous devez porter toujours les mêmes vêtements, vous déplacer à la même allure, accomplir vos actes dans le même ordre. Comme tous les oiseaux, il craint l'imprévu. Faites vos entrées et vos sorties chaque jour au même moment, brisez peu à peu la résistance farouche du faucon par une suite de gestes rituels, aussi peu variables que les siens. Voilez l'éclat de vos yeux, dissimulez la blancheur frémissante de vos mains, tamisez la lumière brutale de votre visage, feignez l'immobilité d'un arbre. Un faucon pèlerin ne craint jamais ce qu'il voit distinctement et de loin. En l'approchant, ayez soin de vous découper sur un fond bien dégagé, marchez d'un pas ferme, ne flanchez

pas. Votre corps peut grandir apparemment, mais n'en changez pas les contours. Ne vous cachez pas avant de vous retirer de manière plus définitive. Soyez seul. Fuyez la curiosité morbide de l'homme, craignez le regard hostile de l'habitant. Apprenez à avoir peur. Partagez la peur, voilà le lien le plus important. Le chasseur doit devenir sa propre proie. L'instant présent doit avoir l'intensité vibrante d'une flèche qui entre dans un arbre. Hier, déjà, est vague et monochrome. Il y a huit jours, vous n'étiez pas né. Persistez, persévérez, suivez, observez.

La chasse au faucon améliore la vue. Derrière l'oiseau qui a pris son vol, la terre recule en deltas de couleurs vives. L'œil exercé perce les impuretés de la surface comme une hache qui pénètre de biais au cœur d'un arbre. Tel un organe nouveau, il vous pousse un sens très vif de l'espace. Les directions prennent des couleurs et des formes. Le sud est un lieu clos qui flamboie, opaque et étouffant ; à l'ouest, la terre déborde d'arbres, c'est le suprême épaissement, l'énorme côte de bœuf de l'Angleterre, le divin cuissot ; le nord, lui, est bien ouvert, offert aux vents, au néant ; l'est est un vif sursaut dans le ciel, une enseigne lumineuse, un bout de tempête en mer. Une horloge de sang distille le temps. Quand vous êtes en pleine action, auprès du faucon, à la poursuite du bonheur, le pouls s'affole, le temps court plus vite ; quand vous attendez, immobile, le pouls est lent, le temps trotte. À chaque fois que vous chassez le faucon, vous avez la sensation oppressante que le temps se crispe comme une source tarie. Vous haïssez la course du soleil, l'immuable alternance d'ombre et de lumière, l'empire de la faim, l'obsédant métronome d'un cœur qui bat. Vous dites « dix heures », ou « trois heures », et c'est autre chose que la grisaille rabâchée des heures citadines ; c'est le souvenir d'une certaine fulmination ou d'un déclenchement de lumière, propre à ce temps et à cet espace,

ce jour-là, souvenir vivant aux yeux du chasseur de faucon, aussi vivant qu'un feu de magnésie. Dès qu'il quitte sa maison, il sait d'où souffle le vent, il sent le poids de l'air. Tout au fond de lui-même, il lui semble qu'il voit avancer ferme la journée du faucon vers la lumière de leur première rencontre. Les heures qui s'écoulent, le temps qu'il fait, tout cela maintient le faucon et le guetteur entre leurs pôles tournants. Quand il aura fait sien le faucon, le chasseur pourra jeter un regard plein d'amour sur tous les ennuis passés, sur toutes les misères de la poursuite et de l'attente qu'il connut. Tout est transfiguré, comme si les colonnes brisées d'un temple en ruine venaient de retrouver leur splendeur ancienne.

Pour ce qui est du côté sanglant de la mise à mort, je vais essayer d'être franc. Trop souvent, cette question n'est qu'à peine abordée par ceux qui prennent la défense des faucons. L'homme nourri de viande n'est aucunement supérieur. Il est bien facile d'aimer ce qui ne vit pas. Le mot « rapace » ne prend que trop souvent un sens abusif. Tous les oiseaux mangent de la chair fraîche à un moment ou un autre de leur vie. Voyez la grive au regard froid, cette carnassière sautillante des pelouses, poignardeuse de vers, tueuse de limaçons. Faut-il s'attendrir en écoutant son chant et oublier le massacre qui la fait vivre ?

Dans mon journal d'un seul hiver, j'ai tenté de conserver une unité en évoquant tout ce qui rattache l'oiseau, le guetteur et l'espace où ils évoluent. Tout ce qui s'y trouve décrit eut lieu à l'époque où je veillais sur mon faucon, mais je ne crois pas qu'une honnête étude soit suffisante. Les émotions et le comportement de celui qui guette sont tout aussi importants et doivent être enregistrés fidèlement.

J'ai passé dix ans à suivre de près le faucon pèlerin. Il m'obsédait. C'était mon Graal. Maintenant, il est parti.

La longue poursuite a pris fin. Peu de faucons pèlerins sont encore en vie, ils deviendront plus rares encore, voire fossiles. Beaucoup d'entre eux meurent, couchés sur le dos, tentant de se raccrocher désespérément au ciel dans leurs dernières convulsions, ravagés et brûlés par l'immonde pollen des traitements chimiques agricoles. J'ai donc tenté, avant qu'il ne soit trop tard, de reconstituer l'extraordinaire beauté de cet oiseau et de communiquer la magie du pays où il vivait, un pays qui, à mes yeux, est aussi riche en couleurs, aussi glorieux que l'Afrique. C'est un monde qui s'éteint, comme Mars, mais dont le rayonnement est encore le même.